

D^r Turrel

1848 - Note sur l'hygiène morale

« Les études qui ont l'homme pour objet ont toujours pris et prendront de plus en plus une large place dans la sphère des connaissances que l'intelligence humaine est appelée à conquérir. Mais les acquisitions successives qui sont faites dans cette voie procédant, comme toujours, du matériel au spirituel, il s'ensuit que les notions anatomiques et physiologiques précèdent de beaucoup la science philosophique en développement et en certitude.

Il n'est donc pas étonnant que l'hygiène morale soit encore à l'état d'enfance dans les livres qui traitent spécialement de la science de l'hygiène. Si les préceptes rationnels appliqués aux besoins du corps n'ont pu être formulés avec quelque rigueur scientifique avant que la connaissance de l'homme matière fût complète, à plus forte raison la véritable hygiène morale ne pourra être solidement constituée que lorsque l'homme aura été le sujet d'une analyse philosophique, exacte, et que le jeu de ses passions aura été sainement apprécié au point de vue du rôle qu'il est appelé à jouer dans le présent et dans l'avenir.

Ce n'est que par de longs et pénibles labeurs que l'anatomie et la physiologie, sciences presque entièrement d'observation, ont pu être assises sur des bases solides. Mais que d'erreurs se sont abritées pendant de longues années sous l'autorité de noms respectables, avant que des études plus consciencieuses eussent fait justice des théories improvisées par le besoin qu'éprouvaient les fondateurs de la science de ne pas la laisser incomplète et de remplir toutes les lacunes !

Cette impatience de tout savoir ou de tout s'expliquer, qui a conduit des esprits supérieurs à cette étrange aberration de nier l'utilité ou la nécessité de certains organes à fonctions douteuses, doit nous mettre en garde contre de pareilles négations quand elles se reproduisent soit dans l'ordre matériel, soit dans l'ordre moral.

C'est dans les spéculations métaphysiques si incertaines, si argutieuses, que se rencontrent surtout ces assertions tranchantes, ces négations aveugles qui tendent à mutiler l'âme au profit de telle ou telle théorie dans laquelle certains ressorts ne sauraient être utilisés. Telle faculté psychique n'a pas son emploi actuel ou apercevable ; il faut donc l'étouffer soigneusement où en nier avec audace l'opportunité, parce qu'on ne sait pas se rendre compte de son utilité, de son rôle important. L'hygiène de cette faculté ne pourra donc pas se faire ou sera tracée tout de travers et à contresens.

Le savant, animé du véritable esprit philosophique et pénétré du sentiment religieux, croit que la main de Dieu n'a rien édifié en vain; devant les secrets que sa raison ne peut pas pénétrer, il s'arrête respectueusement, mais avec la conviction que ce dont il ne peut pas se rendre compte à son emploi nécessaire et son incontestable utilité ; s'il voit dans l'ordre moral des facultés énergiques, produire des résultats désastreux, il ne fait pas remonter jusqu'à l'auteur de toutes choses une accusation sacrilège, il confesse humblement que l'homme dans son imperfection n'en a pas encore trouvé l'emploi utile dans toutes les circonstances, qu'il n'en a pas encore déterminé convenablement l'hygiène.

L'ancienne médecine, procédant avec cet aveuglement qui naît d'opinions préconçues et d'une observation incomplète, ne voit dans les symptômes d'une maladie que des effets d'une cause locale plus ou moins matérielle, résidant quelquefois dans les liquides, le plus souvent dans les solides, d'autrefois dans le système nerveux. Elle attaque donc la cause locale, ou les symptômes qu'elle ne fait taire que par de moyens violents.

L'homœopathie considère les symptômes comme les traducteurs matériels de la lutte engagée entre l'organisme et une cause de troubles ; partant de ce principe que rien ne se fait en vain dans les organismes, elle accepte ces manifestations symptomatiques comme des efforts les plus efficaces possibles dans l'espèce pour ramener l'équilibre vital, et elle vient en aide à

l'économie dans la lutte trop souvent in égale qu'elle soutient ; agissant dans le sens de la nature, elle n'emploie que des moyens simples, que des agents convenablement atténués, pour ne pas augmenter outre mesure la portée de la réaction.

L'ancienne médecine fait taire violemment les manifestations morbides.

La médecine nouvelle les utilise pour mettre fin à la lutte.

Il est facile de voir quel sera le principe philosophique qui guidera dans l'hygiène morale les sectateurs de l'ancienne école et les partisans de l'homœopathie.

Pour l'allopathe, les passions se manifestant par des actes plus ou moins violents et produisant des troubles de diverse nature dans l'organisme, ces éléments de lutte seront considérés comme mauvais. Il sera rationnel d'étouffer ces puissances révolutionnaires, de mutiler ces agents de mouvements et de vie, et de réduire l'homme au rôle d'une machine fonctionnant dans un cadre plus ou moins étroit, suivant les besoins du moraliste ou du législateur.

Pour le médecin homœopathe, ces désordres, naissant de la lutte des passions, révèlent une impossibilité absolue pour ces puissances que Dieu a mises en nous, de s'exercer d'une manière utile pour l'individu et pour la société. S'il accepte que leur essor dangereux doive être réprimé actuellement pour la sécurité de tous, il n'admet cette répression que comme moyen transitoire en attendant que les formes sociales aient pu s'harmoniser avec la nature humaine, et que nos lois et nos coutumes aient pu s'établir conformément à la volonté de Dieu. Le philosophe animé de l'esprit de Hahnemann ne permet pas qu'il soit rien négligé dans cet admirable microcosme que Dieu a créé avec tant d'amour ; il ne croit pas que l'homme soit éternellement condamné à retourner dans sa plaie un poignard ensanglanté ou à nourrir de sa chair, comme ce jeune Spartiate, le renard caché sous ses vêtements.

Lorsque l'enfant vient au monde, entouré de tant de causes de souffrances et de destruction, il est initié à la vie par la douleur ; il pleure parce qu'il a froid, parce qu'il a faim, parce que ses langes grossiers, comparativement au liquide dans lequel il flottait, impressionnent péniblement sa peau. Vient-on à écarter ces causes de peine, l'enfant rit et s'en dort ; est-on impuissant à le satisfaire, il continue à pleurer. C'est un enfant méchant, dit-on de lui ; on n'a pas su lui rendre la vie supportable, et les parents s'en prennent à lui de leur propre maladresse ou de leur insuffisance.

L'enfant grandit ; il aime d'instinct l'air pur et le soleil ; il aime les fleurs et les arbres ; il suit avec passion l'insecte dans les herbes, le papillon autour des corolles ; il recherche ses jeunes amis ; il aime à former avec eux des groupes actifs dont tous les membres combinent leurs efforts vers un but commun.

Au lieu d'utiliser cette pétulance qui va s'exercer au détriment des victimes qui s'offrent à ses effets, au lieu de lui donner pleine et entière jouissance de ces biens dont il est si avide, l'air, le soleil, le jeu en commun, le législateur et les parents conspirent contre cette nature active et vivace, cherchent à la dompter par un travail aride et répugnant. On enferme l'enfant dans un collège sous la surveillance d'un homme triste, austère et ennuyé ; on tue son imagination, on étouffe sa spontanéité sous une règle démoralisante, et l'on s'étonne que ce petit peuple, si turbulent d'instinct, s'insurge si volontiers contre l'homme honorable qui traîne le boulet en compagnie avec lui, ou qu'il s'incline pâle, souffreteux, à demi-mourant, vieux avant l'âge, sous ce joug de fer qui flétrit la jeunesse et tarit la vie dans sa source la plus pure.

Nous qui n'avons pas encore oublié la vie de collège, nous nous rappelons que ceux qu'on appelait alors les bons élèves étaient de pauvres enfants à demi-stupides, qui n'ont pas tenu dans le monde les espérances prématurées qu'ils avaient données, et que ceux que l'on appelait les indisciplinables, les mauvais élèves, c'est-à-dire, ceux qui s'échappaient de la classe pour aller jouir, en liberté, de leurs biens naturels, sont devenus souvent des sujets fort distingués

et des citoyens très-recommandables par l'énergie de leur caractère et la noblesse de leurs sentiments.

Une éducation incomplète, qui tend à tuer le corps au profit de l'esprit ; une hygiène morale, exclusive qui essaie de retenir l'être pensant et agissant dans un cercle de Popilius, produisent donc une révolte permanente de l'enfant énergiquement doué, ou une soumission inerte et dégradante de la part de l'enfant dont les aptitudes sont moins puissantes.

Voyons ce que fait la société, qui est le régulateur de l'hygiène morale, pour l'enfant devenu homme fait.

Nous naissons tous avec des aptitudes diverses; nous avons en nous des dispositions morales et intellectuelles qui devraient raisonnablement être consultées lorsqu'il s'agit de diriger le jeune homme vers la carrière qu'il remplira le plus avantageusement pour lui-même et pour la société. Mais il arrive rarement qu'une étude sérieuse soit ainsi faite qui permette de solliciter le jeune homme vers des travaux pour lesquels il est apte : devant sa vocation mal déterminée, quelquefois contre des goûts bien prononcés s'élève l'inflexible volonté d'un père désireux de se donner un successeur dans son fils, ou bien le préjugé social qui ne veut pas que le fils d'un homme, appartenant à une profession dite libérale, soit destiné à vivre du travail de ses mains. Nous savons, il est vrai, que quelle que soit la carrière que l'on embrasse, libérale ou manuelle, qu'elle soit imposée ou qu'elle résulte d'une vocation bien prononcée, il n'y a pas pour l'homme une satisfaction complète à exercer exclusivement son esprit ou ses bras. La loi du travail at trayant c'est l'alternance dans les fonctions, et cette loi ne peut pas recevoir son application dans la société actuelle ; mais il est incontestable que, même avec la monotonie d'un état exclusif, l'homme serait plus heureux s'il choisissait celui pour lequel il a le plus d'aptitude. Ici encore on méconnaît un élément de sa nature, et on lui fait éprouver un dommage plus ou moins considérable.

On a prêché à l'enfant le devoir, le renoncement, l'abnégation, la pauvreté et le désintéressement. À peine initié au monde, il entend un langage tout nouveau. On lui dit qu'il doit s'enrichir, que la fortune rehausse les médiocres, et couvre les mauvais d'un vernis respectable. On lui apprend à préférer à tout la richesse ; on lui prêche une morale facile, et on l'engage à se laisser aller à son amour pour les plaisirs à condition qu'il ne se compromettra pas. Lancé sur le terrain dérivant de la concurrence, il cherche à dépasser ses rivaux; tout moyen lui sera bon pour arriver à ses fins et son être moral ne sortira pas pur de cette rude épreuve. Placé entre le témoignage de sa conscience, les leçons de ses premiers maîtres , et les exemples funestes , les moqueries dédaigneuses contre les niais et les dupes de vertu, le jeune homme deviendra ce que sont la plupart de nos contemporains, des déclamateurs de morale , des défenseurs des choses saintes qu'ils violent secrètement et derrière le rideau pour leur plus grand intérêt.

Que devient en effet l'être moral dans cette série de contradictions scandaleuses entre les prescriptions de la religion, de la morale , et les sollicitations d'un égoïsme qui ne peut trouver sa satisfaction qu'au détriment d'un prochain, qu'il nous est prescrit d'aimer comme nous-mêmes ? Que fera l'homme de ses qualités qui le conduiraient à la misère, de ses nobles tendances qui l'exposeraient à la risée du public ? Bravera-t-il ces deux terribles choses , et revêtira-t-il courageusement la livrée de Job? Hélas ! le mendiant, le pauvre ne transmettent que la honte à leur postérité, leur héritage est une maison de détention ou une médiocre place d'emploi subalterne pouvant à peine joindre les deux bouts ; il faut donc imiter le voisin qui trompe et s'enrichit , et c'est ainsi que s'établit cette grande école de vice et de tromperie qui domine insolemment notre civilisation gangrenée.

Cette contradiction flagrante entre les préceptes et la conduite que nous venons de signaler dans les relations sociales, nous la retrouvons encore dans le for intérieur. Ici comme ailleurs, la loi de contrainte et le mensonge de convention produisent des effets subversifs dont tous les

développements ne sauraient être mesurés. Le mauvais emploi des facultés , leur essor contre lequel toute compression est impuissante, mais qui se fait jour par une résistance plus ou moins déviée du plan divin, les désordres monstrueux et les explosions effrayantes qui viennent épouvanter , de loin en loin , les populations ignorantes des causes de ses débordements, tels sont les principaux résultats de cette fausse morale et de cette éducation incomplète qui ne craint pas d'étouffer les mobiles dont elle ne sait pas tirer parti, agissant en cela comme le ferait un enfant qui voudrait placer ses épaules sous le balancier d'une machine à vapeur.

Ce serait donc une œuvre de philosophie politique que l'exposé du milieu dans lequel l'homme fonctionnerait librement et intégralement d'une manière digne de sa noble nature. Ici comme dans notre esquisse d'hygiène physique, nous ne saurions que signaler le vice sans essayer d'esquisser des préceptes qui nous entraîneraient hors de notre sujet. Nous devons nous borner ici à dessiner , d'après le plus grand des philosophes modernes, un tableau des principales facultés humaines , convaincus que nous sommes, que chacun de nos lecteurs, en descendant au fond de sa conscience , reconnaîtra l'exactitude de nos prémisses et la justesse de nos aperçus.

Les mobiles humains sont de deux sortes : ils appartiennent à l'ordre matériel et à l'ordre moral.

Les passions de l'ordre matériel sont du ressort des sens. Elles se résument dans une tendance unique : la tendance au luxe.

L'amour du bien-être physique est donc un besoin naturel, et nous ne comprenons pas que de faux moralistes abondamment pourvus de tous les biens matériels, prêchent le renoncement et l'abstinence. Il est vrai que, conséquents avec les nécessités de l'ordre social, ils comprennent que le bien être n'étant accessible qu'à quelques-uns et au détriment de plus grand nombre, il importe d'éloigner des lèvres trop avides la coupe tentatrice à laquelle ils s'abreuvent eux-mêmes à longs traits.

Les passions animiques peuvent s'appeler affections : elles comprennent l'amour de la famille, l'amour de la femme et l'amitié.

Enfin, les passions de l'esprit ou distributives sont la passion émulative, la passion de l'alternance ou du changement, et la passion de l'enthousiasme : toutes les nuances de passion, toutes les variétés de caractères viennent se grouper autour de ces trois pivots, et les innombrables séries de goûts et de mœurs dépendent de la dominance de l'une ou de plusieurs de ces passions.

La philosophie hahnemannienne nous apprend, qu'au lieu de dicter la loi à ces forces que Dieu a mises en nous, l'homme doit s'étudier à leur trouver un emploi utile et à créer le milieu le plus favorable à leur développement harmonique et intégral. C'est la grande loi de similitude de l'homœopathie qui nous guide encore dans la question d'hygiène morale ; seule, elle nous donnera le moyen d'en tracer sagement les préceptes; seule, elle nous mettra sur la voie des réformes sociales que nos législateurs s'épuisent vainement à chercher dans les lois de violence et de compression.

Nous n'ajouterons qu'un mot : la loi hahnemannienne, la loi d'harmonie et de similitude domine toutes les questions physiologiques, thérapeutiques, sociales et philosophiques, et, cela, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est marquée de ce sceau indélébile que Dieu imprime à ce qui émane de lui. Nous avons cherché à le démontrer aujourd'hui dans l'ordre moral, puissions-nous avoir apporté quelque lumière dans les esprits , et avoir éveillé quelques doutes dans les cerveaux présomptueux qui ne craignent pas de jeter sur Dieu, lui-même, la responsabilité de leurs sottises et de leurs erreurs. »

(D' Turrel, Note sur l'hygiène morale, Revue Homœopathique du Midi, tome 1 (1848), p. 563-571)